rarement) introduit un nouveau sujet — encourageant son interlocutrice à élaborer et à continuer. Winn et Broomhall voient les demandes de Modeste comme une stratégie que les auteurs emploient pour orienter la réception de l'œuvre.

L'édition originale du *Verger fertile* est suivie d'un index (« Table des plus belles matieres contenües en ce livre ») et du texte du privilège correspondant. L'édition de Broomhall et Winn comprend également un glossaire, un index de noms propres, une liste d'abréviations (pour les sources bibliques) et une bibliographie de sources primaires et de littérature secondaire. Elles y ajoutent un répertoire de manuels d'éducation publiés en français et en latin au cours du XVI^e siècle (1502–1609), élément très utile qui permettra à ceux dont cette œuvre aura piqué la curiosité de continuer l'étude de la littérature pédagogique de l'époque.

Le Verger fertile des vertus nous donne un aperçu singulier et fascinant des intérêts de deux femmes qui ont exercé le travail de gouvernante parisienne vers la fin du XVI^e siècle. Le travail de Susan Broomhall et Colette Winn apporte une contribution importante aux études de la littérature pédagogique, du dialogue et de l'écriture des femmes à la fin de la Renaissance.

KENDALL TARTE, *Wake Forest University*

Kirsti Sellevold, “*J’aime ces mots...* ”: *expressions linguistiques de doute dans les Essais de Montaigne*, Paris : Honoré Champion, 2004, 318 p.

Le livre de Kirsti Sellevold propose une interprétation originale des *Essais* de Montaigne, fondée sur une analyse linguistique détaillée de certaines expressions du doute¹. Cette analyse suit trois approches: une étude statistique de l'emploi de certains mots exprimant le doute (« peut-être », « à l'aventure », « il semble que », etc.), mettant en évidence leur taux de fréquence; elle rattache ensuite l'utilisation de ces termes aux notions de « polyphonie » et de « gradation » ; elle examine enfin les passages des *Essais* où apparaissent ces mots exprimant le doute dans la perspective du pyrrhonisme. Ces trois approches, l'étude des fréquences, l'analyse linguistique et la mise en perspective philosophique ont une unité et une fin dans une lecture attentive du texte sans cesse repris.

En trois étapes, l'argumentation de l'auteur fait apparaître la cohérence étroite de la langue employée par Montaigne et son objet. Elle propose en premier lieu une intéressante comparaison entre les expressions du doute et leur fréquence dans les *Essais* et dans d'autres grands textes du XVI^e siècle: les *Facétieuses comédies* de Pierre de Larivey, les *Sonnets pour Hélène* de Ronsard, les *Chrestiennes méditations* de Théodore de Bèze, les *Poèmes* de Baïf. Cette comparaison entre des textes très différents par leur genre et leur statut rhétorique, révèle non seulement des écarts de

1. L'auteur a publié une étude complétant sa thèse dans le beau volume collectif *L'Écriture du scepticisme chez Montaigne*, éd. M.-L. Demonet et A. Legros, Genève, Droz, 2004, Travaux d'Humanisme et Renaissance 385.

fréquence, mais aussi combien sont différents le sens et l'utilisation d'énoncés tels que *peut-être* et *à l'aventure*; les *Essais*, par exemple, sont seuls à employer l'expression *à l'aventure* en lui donnant une valeur modale. En deuxième lieu, l'auteur superpose à l'analyse statistique et comparative de ces expressions tout un appareil théorique ordonné autour des notions de « gradation » et de « polyphonie », dans le sens de polyphonie textuelle et de polyphonie linguistique. En troisième lieu, elle analyse les mêmes expressions du doute dans le discours portant sur la relation entre l'homme et Dieu, et le rapport à la connaissance.

Les résultats de cette recherche semblent assez probants. L'approche statistique et comparative des expressions du doute qui constituent comme autant de marqueurs linguistiques de polyphonie et d'évidence, nous mène d'une analyse du co-texte au champ du contexte. L'auteur dégage les aspects pyrrhoniens du texte de Montaigne grâce à des moyens et par une interprétation linguistiques plutôt que littéraires; elle démontre la force du rapport entre le locuteur, qui dans ce cas est le rédacteur des *Essais*, et les différents points de vue du texte. Dans le chapitre *Du repentir ou comment s'excuser de ses contradictions* (troisième section, pp. 197–216) en particulier, l'analyse de Sellevold joue avec beaucoup de pertinence du cadre théorique fondé sur la notion de polyphonie et l'orientation argumentative; Montaigne, dans son texte, propose une absolution « laïque » des péchés, revendiquant la véracité de son argumentation précisément sous forme de négation (209). C'est là l'ambition du travail de Kirsti Sellevold: à partir d'une analyse des seules expressions du doute, elle cherche à dévoiler la conscience de l'auteur et sa morale. Cette ambition n'est pas moins évidente dans le chapitre « L'utile : peut-il s'excuser » (Analyse II, première section, 217–38) où, à la suite d'André Tournon, l'auteur attribue à Montaigne une morale de l'autonomie à partir d'une série nourrie d'exemples textuels confirmant que le texte des *Essais* ne prescrit jamais, mais laisse, en l'occurrence au prince, la liberté d'agir suivant sa seule conscience.

La recherche de Sellevold montre avec brio ce qu'une interprétation linguistique et pragmatique peut faire apparaître dans le texte si hétérogène des *Essais*. Ses analyses reposent sur un nombre restreint d'exemples et de passages pris en compte, mais elles sont exceptionnellement fines et détaillées et donnent au lecteur une perspective aussi claire qu'exhaustive des phénomènes linguistiques mis en œuvre. La notion de polyphonie permet en cette circonstance de mieux comprendre, et de façon plus nuancée, comment fonctionne l'argumentation stratifiée des *Essais*.

Kirsti Sellevold répond pour conclure à la question de savoir pourquoi le concept de vérité est si présent dans les *Essais* par un argument « à la Montaigne », en affirmant que la vérité comme concept inclut toujours des contradictions, et que l'auteur des *Essais* « rappelle une règle qu'il est seul à appliquer, celle de juger le fondement des paroles avant de les énoncer » (213). Ce qui situe Montaigne résolument à part des auteurs du passé et de ceux de son temps.

MARZIA MALINVERNI, *Université de Padoue*